

Edition Quotidienne... Edition Hebdomadaire... BUREAUX - No. 445, rue Sussex, Ottawa, et No. 70, rue Albert, Hull.

Administrateur O. D. THÉRIAULT... Les lettres et envois non affranchis sont refusés

Chemin de fer O. M. O. et O. DIVISION OUEST. La route la plus courte et la plus directe entre Montréal et Ottawa.

PROVINCE DE QUÉBEC. CHAMBRE DU PARLEMENT. BILLS PRIVÉS. Les personnes qui se proposent de s'adresser à la LEGISLATURE de la Province de Québec pour obtenir la concession de privilèges...

Librairie CANADIENNE. F. X. MICHAUD, LIBRAIRE. Livres d'histoire, de prières, d'école, ROMANS INTERESSANTS, Objets de piété, de fantaisie, images, etc., etc.

R. C. W. MacQUAIG, Syndic Officiel pour la Cité d'Ottawa et le Comté de Carleton. J. Brewer, ENCANTEUR. P. LARMONTH, Comptable et agent général.

ASSURANCE CONTRE LE FEU, ROYALE D'ANGLETERRE. Compagnie Canadienne "Trust and Loan". LA COMPAGNIE DE PRÊT DU CANADA.

A VENDRE OU A LOUER FOUR DE BOULANGER. Magasin Populaire DE A. D. RICHARD. L'EGLISE ET CUMBERLAND.

Chemin de Fer Intercolonial. ARRANGEMENTS D'HIVER. COMMENÇANT LE 17 NOV. 1879. L y a, tous les jours, des trains express, à parcours total, pour les voyageurs...

NOYER NOIR SOLIDE. J. ERRATT. Magnifique mobilier de Palais, 24 Rue Rideau.

Alex. Mortimer. Papeterie, Reliure, Manufacture de livres de comptes, Gravure sur pierre et sur cuivre.

GEORGE SIMMS, 585 Rue Sussex. L'On Nettoie et Repasse les CHAPEAUX DE FEUTRE. Wm HOWE, 293, RUE CUMBERLAND.

James Mitchell et Cie. Prendent la liberté d'annoncer qu'ils sont devenus les acquéreurs du siège d'affaires et d'établissement de la ci-devant compagnie MORRISON, McKEAY et Cie.

PROTECTION A L'ARCADE. L'ARCADE. Tweed Canadian Pure Laine 50cts. Un tailleur de première classe est établi au Département des ordres, et nous garantissons pleine satisfaction à ceux qui achèteront à l'ARCADE.

BOULES POUR LES ROGNONS. MEDICINES CÉLÈBRES. Chevaux. AGENTS A OTTAWA - C. STRATTON.

CELEBRES Bière et Porter DE DAWES & Cie. LACHINE. 184, RUE DU CANAL.

James Hope et Cie. AGENTS A OTTAWA. Napoleon Audette. BARBIER COIFFEUR, No. 254, RUE WELLINGTON.

GIBIER ET POISSON. MOISE LAPORTE. AGENT, LISEZ CECI. NUS patrons à des agents \$100 par mois de rétribution...

James Mitchell et Cie. 146 Rue Bank, et 88 Rue York.

EUGENE ROBITAILLE. HORLOGER ET BIJOUTIER. FAIT SUIS LES COUVRES EN CHEVEUX. Dorures et plaqués de toutes sortes, AU PLUS BAS PRIX.

FEUILLETON 37 Anna Dieu-le-Vent Récit DU TEMPS DES FLIBUSTIERS PAR AUGUSTE SNIEDERS. (Suite) —Partir ? m'abandonner de nouveau ? Est-ce donc vrai ce qu'on m'a dit, il y a quelques années ? —Que disait-on, mère ? —Que mon fils était devenu un pirate ! —Monsieur, mère, on m'appelle ainsi lorsqu'on veut me nuire ! —Laurent, — et l'honnête femme prit ses deux mains dans les siennes, — Laurent, on vous a mauditi dans votre patrie ! —Je le sais, mais la république a tort et je me laverai un jour de l'injuste flétrissure qu'elle a jetée sur mon nom. —La voix de Laurent tremblait en prononçant ces paroles; il donnait bien une légère entorse à la vérité pour ne pas trop affliger sa mère. —Alors, vous n'avez pas démenté de votre pays natal, mon fils ? reprit Marthe avec anxiété. —Non, certainement pas. Je fais la guerre sur mer à l'Espagne, j'en conviens; j'ai le commandement de navires et d'hommes courageux qui font trembler l'Espagne et le pourchassent sur mer et sur terre. Et dire que cette même nation qui vous me flétrit comme pirate, m'a offert, il y a peu de temps, de passer sous son pavillon avec le titre de vice-amiral ! —Mais vous n'êtes pas au service de votre propre pays ? —Non, répondit fermement Laurent, je suis au service du roi de France, et ce puissant souverain m'a confié la qualité de Français, le titre de major dans son armée et celui de gouverneur de ses possessions dans les Indes occidentales. —Vous êtes monté haut, très-haut, Laurent, lui dit sa mère avec calme, mais je préférerais vous voir pauvre matelot hollandais comme l'était votre père, que revêtu des habits brodés d'or de l'étranger. —Le hasard, mère, a joué un grand rôle dans ma vie... murmura Laurent plus ou moins embarrassé. —Je le sais, mon ami, je le sais; vous êtes parvenu aux premiers rangs dans la société et cela à travers mille dangers, mais pour moi, la grande valeur de tout ceci réside dans la question de savoir si le chemin qui vous y a conduit était le chemin de l'honneur. Vous me jurez que vous ne vous en êtes jamais écarté; eh bien ! à mes yeux, votre plus grande gloire, votre plus beau titre, votre plus riche trésor, c'est que vous soyez resté un honnête garçon ! —En disant ces mots, elle lui servit la main avec effusion et tendresse. Le hardi marin ne laissait pas que d'être inquiet. Cette pauvre femme n'avait que de l'indifférence et du dédain pour les honneurs, pour la renommée qu'il était parvenu à conquérir au prix de tant de peines et à la pointe de l'épée. Elle ne s'en souciait pas; elle demandait uniquement: « Avez-vous obtenu honnêtement toute cette grandeur ? » Si jamais elle venait à savoir à travers quelle mer de sang, à travers quel désert de ruines fumantes, au-dessus de quels monceaux de cadavres son fils avait passé pour conquérir les trésors terrestres ! Heureusement elle ignorait ces affreux détails. —Votre amour-propre n'est-il point flatté, mère, de ce que j'ai choisi une comtesse pour épouse ? —Que Dieu la bénisse, Laurent ! Avez-vous des enfants ? Puissez-vous en avoir pour être autant de plus heureux ? Quel est le nom de votre femme ? —Anna Dieu-le-Vent. —Comment dites-vous ? —Dieu-le-Vent ! —Dites-moi la vieille Marthe prie pour Anna; je ne pourrai jamais retenir son nom de famille. —Et maintenant, ma chère mère, n'oubliez pas que je suis riche et que vous n'avez qu'à parler pour jouir de ma fortune ! —Mon cher fils, je n'ai besoin de rien, maintenant s'aurait que vous si vu ! et elle regardait son enfant avec des yeux pleins d'amour et tenait ses deux mains serrées dans les siennes. —Je vous ai envoyé de l'argent, il y a trois ans, mère. —Oui, il est encore toujours là ! —Comment ! vous n'en avez pas fait usage ? —Non, répondit la veuve en hésitant, on m'avait dit... Le corsaire se sentait pâlir et rougir tour à tour. —Laurent, m'assurez-vous que cet argent n'est pas souillé de sang ? —Mais, ma mère, tout argent de soldat est gagné avec une certaine violence ! —Oh ! reprit Marthe toute rêveuse, j'aurais préféré vous voir pauvre matelot, un bon compagnon hollandais de la vieille trempe, avec une pauvre fille de pêcheur pour épouse. Un sentiment étrange s'empara de l'opulent marin; à ce moment, il eût donné toutes ses richesses, tout ce qu'il possédait, tout le bruit qu'il avait fait dans sa carrière si agitée pour le bonheur de n'avoir point d'héritier. —Oui, murmura-t-il, peut-être cela eût-il été préférable. —Dites-moi, mon garçon, priez-vous bien le bon Dieu tous les soirs, comme vous faites jadis ? —Oui... —Eh bien ! ne manquez pas d'enseigner cette pieuse coutume à vos enfants, si Dieu vous en accorde. —Comme vous vous acquitteriez bien de cette tâche, mère ! répondit Laurent avec une certaine gaieté dans la voix. Partez avec moi et vous vivrez ailleurs heureuse et honorée. —La vieille femme secoua la tête. —Non, dit-elle, je suis entrée dans cette maison et j'y ai vécu des jours dont le souvenir me restera cher; c'est ici que je reus la nouvelle de la fin tragique de votre père; c'est ici que j'ai perdu mon fils, que j'ai pleuré, que je l'ai retrouvé après de longues années d'absence; c'est ici que je veux mourir. Je ne désire ni la fortune ni l'opulence. Je suis heureuse. Laurent, de vous avoir vu. Maintenant, vous retournez à la mer, n'est-ce pas. Ne restez plus aussi longtemps sans venir me voir... —Mais ma mère, vous demeurerez si complètement à l'écart ! —Depuis mon enfance, j'ai, pour ainsi dire, vécu seule. Fille d'un pêcheur, je voyais mon père qui partait, qui restait de longues heures en mer, qui finissait par nous revenir. Fiancée à un pêcheur, j'ai essuyé le même sort jusqu'à un triste jour où l'auteur de vos jours n'est plus rentré; mère d'un marin, je ne connais que la solitude. —Mère ! —Si jamais un sort heureux vous ramenait encore dans votre patrie, et si vous me trouviez clouée entre quatre planches, dites-moi alors que la pauvre Marthe jouit enfin du suprême repos... —Dans tous les cas, permettez-moi, ma mère, de ne plus travailler. —Soyez tranquille, mon ami, je travaille pour gagner mon pain quotidien; mais ce labeur est facile à supporter. Un doux sourire illuminait la figure de la noble femme. —J'ai goûté maintenant le plus grand bonheur que je pouvais désirer, je vous ai vu. Si votre vocation vous appelle ailleurs, allez, mon cher enfant, je saurai encore me consoler de votre départ. Pourtant, si il vous restait un moment, je désirerais que vous alliez visiter notre vieux curé et le remercier de tout le bien qu'il fit à votre mère. —Comment ? est-il encore à la tête de la communauté ? —Oui, nous sommes encore une poignée de catholiques qui nous réunissons, tantôt ici, tantôt là, jamais au même endroit, pour prier en commun. (A suivre.)